

## Lecture- Portrait



### Mouloud Achour, le gardien des mots perdus

par  
Dominique Le Boucher

**Mouloud Achour est né à Tamazirt en 1944. Il a été enseignant avant de se consacrer au journalisme. Il a publié en Algérie plusieurs récits et recueils de nouvelles.**

*Le Survivant* (Nouvelles). Alger : SNED, 1971.

*Héliotropes* (Nouvelles). Alger : SNED, 1972.

*Les dernières vendanges* (Récit). Alger : SNED, 1975.

*Jours de tourments* (Récits). Alger : ENAL, 1983.

---

**Mouloud Achour, *A perte de mots* (Nouvelles). Paris : L'Har-mattan, 1996.**

A perte de mots, n'est-ce pas justement comme cela que nous tenons à vivre, à traverser cette demeure de vie si étroite, comme l'on dirait à perdre haleine? Nos mots perdus ce sont nos traces, ceux dans lesquels nous trouvons ce que nous sommes, notre pierre noire, notre noyau fidèle à ses mouvances. Et c'est en cela que nous les semons au fil de nous, au fil des autres, et

que celui, celle qui passe, tendrement inconnu, les ramasse.

A perte de mots, à perte de sang, cette Algérie qui s'écaille entre nos doigts, fragiles et irréelles lamelles de nacre des histoires, nous la révélant à chaque fois différente et plus incertaine, plus rebelle à la capture et à l'étreinte. Qui donc trouvera un sens aux cairns posés ça et là le long de la piste qui n'est plus que du sable dans du sable? Tentative de mise à nu, de décapage d'un rêve pétrifié par la malédiction de l'Ange de Sodome, les nouvelles de Mouloud Achour sont un défi à l'effritement de nos ardeurs juvéniles, à l'absurdité de la perte d'un regard, comme celui de Rached le Palestinien. Regard dont il ne nous restera justement que quelques mots égarés pour dire le bleu unique qui ne se dit pas, comme l'on ne dit pas la mer.

"A perte de mots", c'est le titre de la seconde nouvelle du recueil, celle qui concentre les grains éparpillés de toutes les autres, qui les relie dans la dérisoire prise de parole de celui — le poète — qui n'a jamais été aussi conscient qu'aujourd'hui,

de la vulnérabilité de son habit de bouffon ne le protégeant plus des coupeurs de langue, et de la nécessité de tenir en échec le roi-silence. Nouvelle où l'on retrouve aussi la raison première, lassitude des temps sans passions, de tant de mots cassés, effilochés, abandonnés au grand, au redoutable chaos de la réalité quotidienne. A perte de mots, à perte de langue, à perte de dire, et pourtant... où demeure donc aujourd'hui la Palestine si ce n'est au coeur des mots du poème de Mahmud Darwich, "*Ilâ Ummi*", "A ma Mère"? Ne murmurons-nous pas, ne criions-nous pas, avec les langues oubliées, noyées de silence blanc, avalées?

**Les mots nous renvoient à ce que nous sommes, sentinelles de nos exigences et de nos lâchetés, ils ne se prendront à aucune de nos pitreries.**

Dans les temps à venir, ils nous désigneront sans pitié et sans complaisance : bas les masques! Les mots disent à leur heure et à notre insu, ce que nous cachons. Ils sont nos passagers clandestins. Ils sont passés d'un bond, de la bouche de ceux qui se sont tus à la nôtre. Quelle que soit l'habileté des bourreaux, la parole de Tahar Djaout et de Saïd Mekbel roule encore sur nos lèvres.

Mais la langue s'incurve et se penche, plus que jamais elle témoigne à travers ces nouvelles,

emboîtées l'une à l'autre à la manière d'un puzzle, de l'éclatement de ses fibres profondes, de l'éparpillement de tous ceux par qui vivaient ses demeures de théâtre, de poésie, du gâchis impensable dont elle portera une fois de plus les cicatrices. Ceux qui parlent ne se font aucune illusion, ils sont en train de perdre ou ont déjà perdu la force créatrice, l'imagination et la passion de rêver et de construire un pays. Ainsi que le dit avec cynisme la citation qui commence le livre :

*"Qui donc les a prétendus capables de se regarder sans éclater de rire."*

Et l'on comprend aisément de quoi il s'agit puisque le titre de la nouvelle qui ouvre le livre n'est autre que : "La nuit des naufragés".

Tous ces mots perdus et recueillis tant mal que bien dans le sac à mots que tout écrivain-écrivain porte avec lui où qu'il aille, ce sont ceux que l'on voudrait ne pas nous entendre dire. Les mots de nos langues mille fois données aux chats. Encore une fois se taire, boire le vin amer de son silence, garder sa pierre dans la bouche. Ne surtout pas parler d'un pays où les intellectuels se transforment peu à peu en des sortes de poupées de chiffon dans une baraque de foire où le jeu consiste à viser la tête, on appelle cela "jeu de massacre". Depuis des siècles, des murailles de remords et de culpabilité s'érigent solidement sur des bouches scellées. Le monde des bourreaux se cimente sur des

échafaudages de non-dits. Et l'homme seul se claquemure dans le joyaux vénéneux de sa folie.

Celui qui accepte de prendre la parole dans la nouvelle "A perte de mots", le poète, c'est le même qui, dans chacune des nouvelles, choisit de raconter, de mettre à jour, ce qui se dissimule derrière la façade trompeuse du vide, du sempiternel : vous n'avez rien à déclarer? Et à ses côtés, disparaissant et renaissant sans cesse, une étrange et merveilleuse créature qui n'est autre peut-être que celle qui accomplit le lent travail de la mémoire. Que s'est-il donc passé depuis l'enfance solaire où le chemin s'ouvrait sur la mer? A chaque passage, la jeune femme au caftan lumineux est plus incertaine et plus mouvante, pourtant elle demeure la compagne du dernier songe.

Qui veut tuer un peuple, tue sa langue. Rien de nouveau dans cet acte qui consiste à devoir faire éditer un livre en dehors de son propre pays. Après les "interdit de parler arabe", il nous revient en pleine figure l'interdit de parler français. Mais ces sortes de lois sont caduques, les hommes se sont interdits de parler d'eux-mêmes lorsqu'ils se sont interdits de rêver et de croire à leurs rêves. Le rôle de l'écrivain, en plus de porter témoignage, c'est aussi de remettre en jeu le "je", au milieu de cette foule où il est éparpillé, écrasé, effacé. De lui dire qu'il a le droit au rire et au rêve, à l'illusion et à la révolte, et que c'est à lui de choisir

son destin, dût-il, une fois de plus, se tromper.

---

### **La nuit des naufragés**

---

A part le premier, dont on ignore tout, si ce n'est qu'il soliloque sans arrêt, tous ceux qui sont là, réunis dans la nuit à boire et à parler, se sont ratés eux-mêmes. Ils perpétuent le cercle des damnés d'E. A. Poe qui, dans un lieu retiré, protégé de hauts murs se sont mis à l'abri de la Mort Rouge.

*"Ils résolurent de se barricader contre les impulsions soudaines du désespoir extérieur et de fermer toute issue aux frénésies du dedans."*

Ils attendent et ils boivent leur présent. Temps mort. Ils n'ont pas de nom, pas de visage. Ils sont des météores froids, des passagers à bord d'un train qui n'arrivera jamais nulle part. Ils ne connaissent que la gare d'où ils sont partis, c'est de cela dont ils parlent volontiers, de ses recoins et de ses odeurs, un passé promettant de grandes étendues qui les a inexplicablement rejetés sur ses marges.

Sur la scène de la brasserie et du kiosque à orchestre qui les accueille, du premier au sixième, sans compter "la prodigieuse femme de lettres âgée et laide à n'en plus pouvoir", ils semblent rejouer inlassablement une très vieille pièce où les paroles auraient "été écrites sur de l'eau". Les leurs et celles de la prodigieuse femme de lettres, ne

sont qu'un écho, un reflet lointain d'une vie tout aussi irréaliste. Comme si certitudes incertaines et mots d'ordre avaient fait le vide en eux et les avaient remplis de brume ou peut-être de la mousse qui se dépose au-dessus des verres de bière.

Certainement n'y a-t-il aucun rapport entre leur petite assemblée vaguement préoccupée par le sort complexe de la femme arabe, et cet homme grand et maigre, égaré dans la chaîne qui s'étire devant la pharmacie de garde. Le premier, celui qui soliloque sans arrêt, a connu la brûlure d'un amour dans la ville d'Helsinki, tout comme la prodigieuse femme de lettres à la cause perdue. Perdue parce que gagnée peu à peu par l'absence d'émotion et de ce pétilllement rouge qui porte la parole au-delà de son strict sens. La plus grande réussite des états totalitaires est de détruire le fil ténu de la sensibilité qui circule par un gué invisible de celui qui écrit à celui qui reçoit. Les emballages sont vides et les individus nettoyés s'observent. Ils se renvoient l'un l'autre l'image d'une image d'une image...

Et pourquoi donc la prodigieuse femme de lettres sans émotion en est-elle venue brusquement à nommer ce "*Majnoun Layla*", cet amant déchu et fougueux, ombre asservie à son soleil, confrontée à la réalité implacable de la dépendance qui le rend minablement humain tout comme celui qui tente en vain d'obtenir un flacon de rêves à la pharmacie de garde? Est-ce parce

que, seul parmi eux tous, ce fou d'amour n'a pas relégué au passé cette passion engloutie dans le ventre de la femme-goule qui l'a entièrement dévoré?

*"Il n'a plus sa raison et ne vit que de l'amour démesuré qu'il continue de me porter... Je sens qu'un jour il tiendra sa promesse de me tordre le cou."*

Naufragés de leurs rêves, chacun d'eux ne se sent proche de l'autre que par un remords, une petite lâcheté qu'ils partagent, un renoncement qui leur est commun. Cet homme qui a enfoui toute sa vie à l'intérieur d'un amour vorace pour une femme jadis rebelle et superbe, sera peut-être le seul à trancher le noeud qui lui serre la gorge, les autres ne songeant qu'à pouvoir continuer indéfiniment d'évoquer ce passé où ils avaient déjà trahi l'avenir.

*"Dans le martèlement obsédant qui meurtrissait son cerveau, se glissait péniblement un fil ténu de lucidité. Il sentait que, cette nuit, en pays inconnu, dans ce décor absurde et devant la sénile assemblée d'anciens témoins, il allait forcer le dénouement d'une longue décennie de servitude."*

---

### A perte de mots

---

Mehdi le poète est, comme tant d'autres, dans d'autres pays et à d'autres époques, une modeste victime du linguicide, tête de

méduse dans son pays depuis des siècles. Pris entre les deux tôles qui se resserrent, d'une civilisation, d'une culture d'origine, arabes, et d'une langue, unique pour certains, qu'elle soit le français ou le berbère. Et effectivement, que peut-on ravir de plus intime à l'homme que sa langue? Lieu de toutes les audaces et de toutes les perversions, lieu révélé et secret des imaginaires. Et comment mieux isoler, affaiblir un homme qu'en le rendant incompréhensible dans sa langue?

Les hésitations de Mehdi devant l'utilité voire même la raison d'être d'une récitation de ses poèmes en public, m'a fait songer au texte du "Chant du Hoggar", de Amenokhal Moussa ag-Amastan : "Malheur, sept fois malheur, à l'homme qui montre sa bouche, puits impur habité par le démon de la langue, et demeure sacrée habitée par l'ange de la parole! Malheur, sept fois malheur, à l'homme qui montre sa bouche qui tient prisonniers un démon et un ange."

Comment se taire et comment parler, surtout en ce moment où les actes parlent contre nous, simples rêveurs, et avec quelle perverse efficacité? Se donner en spectacle? Accroître le nombre des parleurs impénitents qui souillent nos précieux intervalles de silence? Et en même temps, refuser de dire qu'il existe une autre parole, une chrysalide sans cesse à mettre au monde, c'est décider de faire table rase de notre dernière demeure. La réalité actuelle monochrome, où que

l'on aille, ordonne une langue, une culture, une religion, uniques, une Tour de Babel de béton nous surveille, nous qui aimerions une multiplicité de couleurs et de sonorités.

Mais ce qui va emporter Mehdi dans le tourbillon de la parole, malgré sa peur et ses doutes, c'est l'émotion toujours vivante que la lecture de certains de ses textes va éveiller en lui-même. A nouveau ce passé si cher, par la miraculeuse rencontre des mots, n'est plus du passé. Les mots posséderaient-ils ce pouvoir, lorsqu'ils sont vrais, d'anéantir le temps? Ne nous rapprochent-ils pas alors de l'immortalité de nos rêves, de nos désirs, de nos amours?

*"Il les relut, heureux de retrouver intacte leur puissance d'évo-cation, d'y revoir dans sa vivacité et son exubérance la femme de sa jeunesse qui les lui avait inspirés."*

Ainsi entre dans le recueil pour la première fois, la présence lumineuse ou tragique de cette femme inconnue ou trop connue, cette passante de Baudelaire, ou bien celle "ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre", insaisissable étoile filante qui est peut-être simplement l'une des formes du rêve que l'homme ne cesse de poursuivre.

Comment croire qu'une population toute entière puisse se désintéresser de l'art, de la poésie, de la musique, de la création en général, de ce qui a fait son âme et perpétué sa culture depuis des

siècles? La question qui se pose à Mehdi est on ne peut plus actuelle : l'émotion peut-elle encore rejoindre une population asservie par la peur? L'écriture de Mehdi, c'est son combat avec lui-même. Ce n'est que lorsque l'on est entré de plain pied dans cet affrontement incessant avec ce "je", ce combat avec l'ange, que l'on peut tenter de parler aux autres. Parce qu'on ne leur parlera que de ce rapport toujours en bouleversement, avec soi, qui est l'esquisse de leur propre combat. Cet échange que Mehdi va recréer, l'espace d'une soirée avec l'autre, son double, son jumeau, passe par le lien intime de celui qui conte à celui qui écoute; à ce moment-là, toute distance s'abolit.

*"Il allait le donner, ce récital, et il l'avait suffisamment préparé pour en faire un véritable feu d'artifice poétique. Saisir cette occasion pour apporter l'éclatante démonstration que la langue du poète est capable d'ébranler les consciences et de secouer dans leur torpeur paresseuse les esprits anesthésiés par un discours politique relayé à l'infini."*

Par quel sinistre outil à extraire le rêve peut-on transformer l'âme vive de toute une génération au point de faire des poètes, porteurs chacun d'un éclat de langue, des bégayeurs de mots d'ordre? Ainsi que le dit M. Buber : "Là où il n'existerait plus de dialogue authentique, il n'y aurait plus de poème." Comment Mehdi pourrait-

il accepter qu'ait été coupé le fil du funambule entre les Moualakat antéislamiques, "poèmes hallucinés", d'Imrou Al Qays, par exemple, chantant à la fois le rêve de la femme et de l'eau; et une écriture de la modernité, violente et âpre?

Et Ouarda, "à l'immense foulard rouge sur les flots volumineux de sa chevelure de miel", n'est-elle rien d'autre que la mémoire des rêves perdus dont il ne reste justement que des mots?

---

### Le regard de Rached

---

Autre terre saccagée, autre terre dont il ne reste que des mots, et qui a fait de ses poètes des guerriers : Palestine. Terre des pierres, des pierres et des mots jetés à la tête des hommes où l'on voit combien le poète, avec le texte de M. Darwich, passant parmi des paroles passagères, et les remous qu'il a créés, peut rendre à un peuple un semblant de dignité. Le regard de Rached c'est le témoin clignotant d'une injustice sans nom, sans signification. Une mort évidente du sens. Tout Palestinien qui naît, naît absent, effacé. Il naît mort. Hors de sa terre, hors de sa culture, hors de sa mémoire, seule survit sa langue.

Quelle est la mémoire de Rached, si ce n'est celle de tous ceux qui sont devenus, comme lui, des errants? La fraternité, qui n'est aussi qu'un mot, c'est la demeure de ceux qui n'en n'auront jamais d'autre, des absents

de partout. Rached n'a aucune place dans le théâtre d'ombre des autres, l'immense plateau de la comédie humaine. Son drame à lui ne se joue pas, c'est sa peau qui se joue, à chaque mot à chaque pas. Comme pour tout Algérien aujourd'hui, la mort n'est plus une échéance, elle est un quotidien. Rached fait partie de ceux qui voient, d'où l'intensité de son regard. Il voit avec une certaine innocence, ce que pourrait être la vie si les rêves n'avaient pas cédé la place à ceux qui ont "*le sens des réalités*", c'est-à-dire qui ont pris les moyens pour faire aboutir un rapport de force en leur faveur.

Il voit qu'il ne peut y avoir de vie sans beauté, sans joie, sans chants et sans poèmes. Il voit l'absurdité de son histoire et la complaisance morbide qu'elle a installée parfois chez les siens. Mais comment dire pour les autres, une absence, le fait de n'avoir jamais pu penser ces simples mots : ici, je suis chez moi? Mais comment dire pour les autres le vide béant, la fosse d'ombre ouverte par le regard d'un ami que l'on ne verra plus?

*"Un monde, disait-il rêveusement, où "l'année dernière à Marienbad" et "l'année prochaine à Jérusalem" seraient les mêmes expressions creuses. Un monde où il ferait bon vivre parce que la lumière rapportée d'ici et d'ailleurs se fondrait dans une aurore toute neuve pour les damnés de la terre."*

---

### **Le dernier printemps**

---

Le personnage est entré, par erreur ou par mégarde, ou peut-être est-ce cette implacable destinée, dans la salle d'attente de la mort. C'est un temps blanc, un entre-deux. Le territoire vague de la résignation à l'oubli. La maladie, la déchéance sous toutes ses formes, c'est le mouvement de bascule qu'un aiguillage pervers a décidé et exécuté froidement. Les parois autour de lui sont impitoyablement lisses. Le pendule se balance, mais le nombre des oscillations a été compté et mesuré déjà, ailleurs. Tout comme dans la nouvelle d'E. A. Poe où l'homme regarde sa mort descendre vers lui.

*"Que sert-il de raconter les longues, longues heures d'horreur plus que mortelles durant lesquelles je comptai les oscillations vibrantes de l'acier?"*

L'homme qui aboutit "là", dans cet hôpital, est comme les fous, les clochards, tout ce qui s'installe dans la marge étroite d'une société, quelqu'un de différent, donc d'exclu. Le personnage qui attend, impuissant, est relié à ses voisins par la peur continuelle et quasiment palpable de sa mort. Elle est la souveraine des lieux, elle a pris la place de tout. Comme pour se déraciner encore plus, couper les liens qui subsistent avec le réel, le personnage a décidé de ne plus se souvenir. Rongé à l'intérieur par le mal qui l'évide, il baigne dans un ennui épais qu'alimente le goutte à

goutte de l'angoisse. Au contraire de Rached, il ne lutte plus, il s'effrite. Cela fait longtemps qu'il s'est rendu. Il est absolument seul.

Lucide et froid, il est entré dans un univers où l'on n'a plus le temps de mentir, même pour se rassurer. La mort, princesse étrange qui a peut-être pris l'apparence de l'infirmière "au regard clair", dénude un espace râpeux, qui ne peut entrer que dans très peu de mots.

*"Demain, je ne verrai pas le soleil. Je n'ai pas peur."*

La présence double de la femme, qui traverse en diagonale l'histoire d'un bout à l'autre, donne le sentiment qu'après avoir été la souveraine de la vie, elle devient celle de la mort, l'une et l'autre se mêlant au point de ne plus faire qu'un seul être, une seconde en suspens.

*"Le tablier blanc devient caftan scintillant et la toque immaculée laisse rouler une souple cascade de cheveux couleur de miel pur. Mais jamais l'illusion ne dure."*

---

### Le quai aux larmes

---

La trahison : insolubilité du problème auquel nous nous trouvons confrontés un jour ou l'autre. Les temps de violence extrême révèlent ce que nous pouvons prétendre à être réellement. Ils ont cet unique avantage qu'ils dépiaitent les

apparences et ôtent les masques. La vérité de l'être, enfouie sous les couches de politesse et d'hypocrisie, est brusquement exacerbée. C'est ce qui se passe dans cette nouvelle avec l'homme dont le destin est, comme toujours, le reflet de ses propres choix.

Paroles dénuées de haine qui, trente ans après, brisent le silence et racontent, disent ce qui doit être dit. Paroles couvertes d'une couche d'oubli. La guerre d'Algérie est une écharde, une plaie honteuse, et il a fallu, pour la faire passer dans les mots, pervertir le langage lui-même, et l'adapter à ce que l'on attendait de lui, qu'il mente. Ainsi en est-il du harki que le narrateur rencontre, tentant de réécrire son passé afin d'évacuer sa mauvaise conscience, de se poser en victime, voire en justicier. S'il évoquait ses véritables souvenirs, il dirait qu'il a eu son compte, celui que les maîtres de toutes sortes accordent à leurs laquais. Il a pu, pendant un certain temps, inspirer la peur et la honte à une population qui ne savait plus qui étaient les siens.

L'homme cherche à vider ses actes de leur contenu, à se débarrasser de sa responsabilité. Le narrateur ne pourra à aucun moment lui parler, car il n'existe pas de mots pour lui. Bien pire que d'être exilé de son pays, il est exilé en lui-même.

*"Tes frères sont rancuniers, m'a-t-il lancé en passant, certain d'avoir été reconnu et craignant que les autres ne*



*sachent. Pour une erreur de jeunesse, me voici condamné à crever ici comme un chien..."*

Les souvenirs du narrateur se mêlent à ceux du harki pour évoquer la réalité quotidienne d'une enfance pauvre au temps d'un colonialisme qui maniait l'humiliation et la peur, ainsi qu'une forme de complaisance, pour tenir en main une population qui lui était complètement inconnue. Puis, la brutalité et la cruauté des hommes refit surface une fois l'apparence, la façade, devenues superflues. Ils étaient bien, tout comme le harki, des étrangers.

Le silence qui s'est abattu à la suite de la guerre d'Algérie est le silence de la honte. Quels que soient nos mots pour la dire, ils paraissent beaucoup trop légers et définitivement boiteux.

---

### **Le mauvais oeil**

---

L'oeil c'est le secret, c'est ce qui ne doit ni être dit, ni être vu. Et, en même temps, celui qui possède cet oeil absolu, est le maître de tout. Ainsi que le dit l'Epopée de Gilgamesh qui a voulu connaître le secret de l'immortalité : "Je veux, au pays, faire connaître celui qui a tout vu." Or, celui qui a tout vu est maudit puisque voir est l'apanage des Dieux. Celui qui découvre la pierre noire a-t-il vu ou entrevu un rêve beaucoup trop beau, une des manifestations de l'absolu qui ne mènent qu'à la folie?

Zine est entré en possession de la pierre noire, qui, comme tous ces sortes de météorites étranges, porte un double mystère. Le minéral symbolise ce qui se rétrécit, se fossilise et tend à l'inerte. En outre c'est ce qui détient et enferme un noyau originel, un sens premier ou une malédiction. Les pierres levées de la civilisation celte ou bien celles de la cité de Petra par exemple, qui semblent animées en leur sein d'une présence vivante.

Ainsi Gilgamesh, comme le dit Yannick Blanc, doit-il franchir les eaux de mort dans une barque de pierre, dont l'image fait penser à cette statue du Commandeur qui emmena Don Juan aux enfers. D'ailleurs, les dieux sumériens tuaient volontiers avec le mauvais oeil, "l'oeil de la mort", et leur regard, ainsi que celui du basilic, pétrifiait ceux qu'il touchait. Mais en revanche, le cobra Uraeus, troisième oeil qui ceignait au front les divinités et rois égyptiens, était, lui, symbole de sagesse et de discernement.

Ce joyau sombre, sorte de soleil noir que Zine rencontre sur son chemin et qui marque sa destinée n'est-il pas la perception de la solitude absolue de l'homme qui va le pousser à aller de plus en plus loin en lui-même dans une passion d'atteindre le lieu d'où provient ce rayonnement interne et brûlant? Cette pierre que nul humain n'a façonnée, fait songer au "bloc d'Anou", "Force du Dieu-Ciel", que Gilgamesh rencontra sous la forme

d'un compagnon pour le contraindre à dépasser sa nature de presque dieu. N'est-ce pas le mythe des mythes, l'ambition d'égaliser les Dieux, tel Alexandre ou Caligula?

*"Il la trouva tout à fait par hasard, un jour de folie, dans une ruelle en impasse de la vieille ville. Il s'en empara machinalement, sans se demander quel caprice du sort l'avait déposée sur son chemin ni quel autre caprice du destin l'avait conduit dans cette impasse où il n'avait que faire."*

---

### **Au soleil couchant**

---

L'homme qui vient de dégringoler l'escalier de sa vie fut-il un héros ou bien un marcheur solitaire? A moins que les deux ne soient le même? Sa chute, qui n'est rien d'autre qu'un retour à lui-même, lui permet de jeter un regard implacable sur l'homme, qui, comme le dit Nietzsche, "adore se vautrer dans le déshonneur". Comme dans chacune des nouvelles, le narrateur se désigne en tant que témoin d'un certain fragment du temps et d'une certaine partie de la société à laquelle il semble avoir appartenu afin de mieux la percer, la dépecer, et quasiment, de pouvoir en rire.

Cette nouvelle, qui est à rapprocher de celle intitulée "Le dernier printemps", concrétise l'existence de l'être dans sa fin quasi-minérale, cet évidemment, cette

désagrégation qui fait de lui un pantin brisé, un costume vide peut-être, dont l'habitant d'un instant s'est dissout dans les cintres d'un théâtre, le théâtre de la vie, à moins que ce ne soit ce mime blanc qui n'existait que par la blancheur du fard. Ce qu'il reste de lui après s'être fracassé contre l'éclat blafard et hallucinant des projecteurs, n'est-ce pas la lumière rasante d'un clair-obscur dans une toile de Rembrandt qui ne retient que la face tranchante et épurée des êtres et des choses en en soulignant le contour d'un trait de khôl? Une extrême pureté.

*"Dans sa sagesse prudente, l'homme qui se confond en actions de grâce dès lors que ses jours se succèdent comme se dévide un chapelet, cet homme se prive du rare privilège de vérifier la rigoureuse similitude des extrêmes. Il avait au moins, lui, appris les extraordinaires capacités d'adaptation de la fange."*

---

### **Une étrange soirée. Première partie**

---

Il s'agirait presque de la journée d'un homme ordinaire mêlé aux petites gens dont il semble qu'il n'y ait rien à dire, si certains détails ne venaient souligner l'étrangeté de l'existence que Bachir, qui porte un regard sans illusions et sans complaisance sur sa vie, s'est fabriquée. Cette société qui, comme toutes les autres, préfère

sauvegarder les apparences d'une harmonie factice, ne lui offre comme avenir radieux que des espaces de plaisir dont il tente de jouir par le côté poétique qu'il leur prête. Seule l'illusion résiste à nos pertes.

Chacun de ceux qu'il rencontre sur le trajet qui mène à son bureau a tenté de résoudre à sa manière le problème de la solitude, du "je" fondu dans la masse des autres, réduit à néant. Cet ami comédien est peut-être un de ceux qui, de compromis en compromissions, s'est fait prendre à son insu dans le cercle de la servitude. Mais quelle issue reste-t-il dans un monde où prétendre à la différence est un danger et une impasse?

*"Accepte sans hésiter, lui avait-on recommandé lorsque, las de ses suggestions trop judicieuses et de sa manie de vouloir être le comédien qui joue juste et l'homme qui pense juste, donc potentiellement nuisible pour ceux qui n'étaient ni l'un ni l'autre, ses chefs lui avaient offert un poste de ... chef."*

Et ce voyage au bout de la nuit est le drame interminable de ceux qui, conscients de l'intensité de l'énergie qui les anime, seront contraints de la laisser se perdre, ou de la mettre au service de ceux qui seront assez avisés pour l'enterrer. Bachir survit dans son rêve d'écriture qui lui permet de ne pas être tout à fait comme les autres, de savourer, dans sa tête, la

concrétisation d'une oeuvre véritable.

---

### **Une étrange soirée. Deuxième partie**

---

La soirée à laquelle se trouve convié Bachir semble mettre en scène d'une manière grotesque et pour le moins méprisante, toute une société d'intellectuels proche de sa déchéance. C'est un monde au comble de l'absurde, où les bouffons n'ont pas même le talent de faire rire d'eux. Mais un pays n'a-t-il pas l'art et les artistes qu'il mérite? Et n'a-t-on pas confondu depuis longtemps création et exhibition?

Cette soirée est à l'image des orgies et des jeux que l'on a offerts de tous temps aux peuples pour les défouler de leurs frustrations multiples, un carnaval qui, pendant quelques heures, donne à chacun une illusion de liberté et de puissance. Elle fait penser à ce que dit la nouvelle d'Habib Tengour dans *Gens de Mosta*, "Le roi d'Allemagne" Une fois, dans sa vie, avoir été LE ROI en Allemagne, c'est pas rien quand on n'a plus, ici, que le prêchi-prêcha grésillant du haut-parleur et des platanes anémiés en guise de parasol. "Ceci alors qu'il ne s'agit, bien sûr que d'un roi de carnaval."

Bachir, qui est hors du jeu et qui croyait avoir été invité en tant que témoin de la décadence d'une société, va s'apercevoir que l'homme qui dirige la réception, et qui l'a

distingué des autres, compte l'utiliser à son profit. Ne va-t-il pas lui proposer de lui servir de scribe, voire de nègre? Quelle image de lui-même restera-t-il donc à celui qui se pensait écrivain?

*"Il vous suffira de m'écouter, le temps qu'il faudra... et d'écrire. Il faudra sans doute des livres et des livres pour raconter tout ce que j'ai vécu et ce que j'ai vu. Et ces livres, c'est à vous que j'offre l'occasion de les écrire..."*

A la fin de ce recueil, l'image de l'écrivain, et de ses mots si précieux, peut sembler dérisoire, face à l'idée qu'il n'a peut-être été qu'un simple témoin, une sorte d'écrivain public chargé de recueillir une mémoire.

Mais la langue à laquelle ont donné naissance les histoires ainsi que la dérision constante et proche d'une écriture de l'absurde qui en ressort, est un tel miroir des temps et les exprime avec une telle justesse qu'elle m'a replongée fréquemment dans la froide violence d'E. A. Poe et de ses *Nouvelles Extraordinaires*. Elle en a la saveur et parfois aussi la cruauté.

Demeurer silencieux, c'est, à certains moments, rester digne de soi-même, mais celui qui écrit n'en demeure pas moins le gardien des mots perdus, un phare modeste mais tenace dans la débâcle de l'oubli et de la servitude. Un veilleur.

